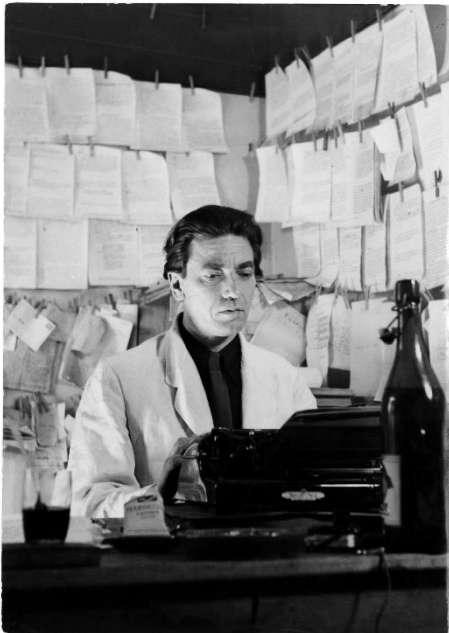


Du fond du cachot, la voix de Ludwig Hohl

JEAN-BERNARD VUILLÈME



« Séjour intérieur », texte inédit qui paraît en traduction française, donne à entendre la voix singulière de l'écrivain suisse, plongée dans l'obscurité d'une cellule genevoise en 1941

Auteur rare, décédé à Genève en 1980, surtout connu pour *Une Ascension* (Gallimard, 1980), Ludwig Hohl a peu publié de son vivant, mais a laissé de nombreux textes inédits qui sortent de l'ombre petit à petit. En 2021, *L'Étrange tournant* évoquait ses années parisiennes fort imbibées, creusant le thème de l'interdépendance entre ivresse et créativité. C'est encore un excès d'alcool qui le conduit en 1941, à l'âge de 37 ans, à une arrestation pour scandale sur la voie publique et outrage à agent. Il est ensuite enfermé dans un cachot du poste de police, et, dans la foulée, dans les geôles genevoises.

La radicalité de Ludwig Hohl dans le récit de son arrestation, puis de son incarcération, fait penser à l'accusé du *Procès* de Kafka soumis pour d'obscures raisons aux rigueurs de la justice ou encore au personnage de Dostoïevski aux prises avec le monde dans *Les Carnets du sous-sol*. Elle évoque aussi, plus près de nous, Agota Kristof et son *Grand Cahier* décrivant avec exigence, sans fioritures, « ce qui est, ce que nous voyons, ce que nous entendons et ce que nous faisons ». Près de cinquante ans plus tôt, c'était bien la démarche de Ludwig Hohl dans ce *Séjour intérieur* qu'il considérait comme un « rapport ».

Souci d'exactitude

Loin de se lancer dans un plaidoyer, de céder à la colère et à l'indignation (il conteste seulement l'outrage à agent), Ludwig Hohl entreprend, une fois libéré, de rendre compte avec minutie de ce qu'il a vu et entendu au poste de police, au cachot et devant le juge d'instruction. De son arrestation à sa libération, il mène cette narration avec un souci d'exactitude quasi maniaque, s'acharne à abolir autant que possible de probables divergences entre « les paysages qui se déploient dans la mémoire » et la réalité vécue. Chaque moment passé au « violon », puis en cellule, donne lieu à une sorte de reportage au plus près du réel.

Un sentiment d'absurdité a tôt fait de s'insinuer, non pas en raison d'une posture philosophique, ou idéologique, mais directement issu de la narration de ces trois journées d'enfermement. D'abord logé au sous-sol du poste de police du Palais de justice, il est transféré le lendemain dans la cellule 25 de la prison Saint-Antoine. On s'attendrait à ce que l'écrivain se plaigne de la promiscuité, d'abord à deux, puis à quatre et même à cinq. Il y a certes la tinette à partager, les ronflements, les odeurs, mais l'auteur relève surtout qu'«au cours des 65 heures partagées avec ces hommes, je n'ai jamais observé d'agressivité de l'un envers l'autre». Il s'est ainsi rendu compte «de la manière la plus saisissante avec quelle force une longue vie en commun derrière les barreaux rapproche les êtres humains ». Conversations, chants, jeux tracent un chemin d'entraide et de fraternité.

Portraits hallucinants

Au-delà d'un texte documentaire d'une absolue bonne foi décrivant les pratiques pénitentiaires genevoises de cette époque et la vie quotidienne des détenus, *Séjour intérieur* constitue un exercice littéraire de haut vol sur la captivité. L'auteur y dresse au passage des constats implacables comme la quasi-impossibilité de demeurer propre en prison au vu des moyens rudimentaires mis à disposition pour la toilette et de la rareté des douches, une quasi-stratégie maintenant les détenus dans l'opprobre et le mépris. Il présente tous ses compagnons de cellule, autant de portraits hallucinants de gens qu'il n'aurait probablement jamais fréquentés hors ces murs. A l'exception d'un mécanicien-dentiste et de lui-même, tous sont des ouvriers. Il constate que la plupart d'entre eux, lui compris, seraient libérés sur-le-champ s'ils avaient les moyens de s'acquitter de la caution exigée.

Aucun détail n'échappe à Ludwig Hohl quand il décrit la sortie quotidienne, qui consiste à tourner en rond dans une petite cour « pendant exactement une demi-heure, l'un derrière l'autre et sans dire un mot ». Il dénombre environ 45 détenus et trouve le moyen de les observer. « La plupart, écrit-il, étaient des gens pauvres et, en général, peu doués ». A ses yeux, quatre, tout au plus, lui paraissent « dangereux pour la société, absolument incapables d'y vivre ». C'est le seul passage vraiment subjectif d'un récit où l'auteur s'accroche comme une tique à sa propre réalité quotidienne carcérale. N'ayant jamais eu accès à un crayon et à du papier pendant son incarcération de trois jours et trois nuits, il écrit de retour chez lui, avec un léger décalage, revivant chaque moment, de telle sorte que *Séjour intérieur* constitue aussi une réflexion littéraire sur la mémoire.

Les lecteurs francophones accèdent à ce texte inédit, traduit par Antonin Moeri avec une postface de ce dernier, avant l'édition dans sa langue originelle ; il paraîtra en 2024 aux Editions

Récit. Ludwig Hohl, «Séjour intérieur (Rapport)», traduit de l'allemand par Antonin Moeri, Le Nouvel Attila, 188 p.

Les années d'errance d'un insoumis

Une riche biographie de Ludwig Hohl paraît en français, centrée sur sa jeunesse

L'écrivain Antonin Moeri traduit également, chez Bernard Campiche, une riche biographie de Ludwig Hohl (1904-1980), plus précisément de ses années de formation, avant que le penseur-poète ne se retranche dans sa cave genevoise pour réordonner patiemment ses liasses de *Notes*, devenant un ermite dont les admirateurs venaient recueillir les oracles. Parue en allemand en 2014, elle est signée par la Bernoise Anna Stüssi. Kaléidoscopique, elle préserve la richesse de son modèle sans en faire une caricature ni chercher à gommer ses aspérités.

A travers lettres et documents inédits, elle compose avec finesse un passionnant portrait de l'écrivain, de son enfance dans le canton de Glaris à ses années d'errance, entre 1924 et 1937, entre Paris, Vienne, La Haye... Jusqu'à ce qu'il revienne dans cette Suisse «mesquine» qu'il détestait, imaginant n'y faire qu'une halte pour fuir ses créanciers, sans savoir qu'il allait y rester jusqu'à la fin de sa vie. Lui qui avait détesté à peu près toutes les villes fut séduit par la lumière de Genève, «sans doute la plus belle du monde».

Julien Burri

Anna Stüssi, « Ludwig Hohl. En route vers l'œuvre. Une biographie des années 1904-1937 », traduit de l'allemand par Antonin Moeri. Bernard Campiche, 466 p.